

devinrent, était relative à Raoul Duchemin. Dans la journée, le peintre reçut une réponse à ce télégramme. Le maire annonçait que, n'ayant point encore porté plainte contre l'infidèle employé, il attendrait pour prendre un parti qu'une lettre explicite lui eût été adressée par Etienne Castel. Celui-ci s'empressa d'écrire une longue épître, très détaillée qu'il fit jeter à la poste, puis il reprit son travail interrompu. Le jour approchait où Georges aurait vingt-cinq ans accomplis ; l'ex-tuteur du jeune homme voulait, fidèle à sa parole, lui envoyer ce jour-là le tableau qu'il lui destinait. Il ne lui restait plus d'ailleurs à mettre au point que quelques détails sans grande importance. Le lendemain soir tout sera fini. En même temps que le tableau Etienne Castel, obéissant aux volontés du bon curé de Chevry, remettrait à Georges la lettre que le prêtre lui avait confiée. Cela devait avoir lieu le vendredi suivant. En travaillant, l'artiste repassait dans son esprit les diverses choses qu'il avait apprises relativement à Paul Harmant, et il pensait qu'en remettant à Georges la lettre révélant le mystère de sa naissance, il aurait bien voulu être à même de le dire :

—Je connais le véritable assassin de Jules Labroue, et grâce à moi rien ne t'empêche de poursuivre la réhabilitation de ta mère injustement condamnée !

Mais malgré les présomptions qui lui semblaient accablantes pour Paul Harmant, il ne pouvait s'écrier, preuves en main :

—Cet assassin, le voilà. J'arrache son masque et je te montre son visage. Ce n'est pas Paul Harmant, c'est Jacques Garaud !

Donc il devait s'abstenir jusqu'au jour et jusqu'à l'heure où Ovide Soliveau, tombé dans ses mains, parlerait, et soit par ses paroles, soit par des papiers dont il était possesseur, lui fournirait la preuve si ardemment souhaitée. Raoul Duchemin parviendrait-il à dépister Ovide Soliveau ? C'était le point principal duquel tout dépendait, car même en prenant mille détours, même en déployant une habileté surhumaine, Etienne Castel ne pouvait pas sonder Paul Harmant. L'ex-contremaître, aujourd'hui vingt fois millionnaire, se sentait deviné ou même soupçonné, disparaîtrait aussitôt. Si Raoul Duchemin écoulait dans son entreprise, existait-il un moyen de tendre un piège au pseudo-Paul Harmant, de le contraindre à se rendre chez son complice, et à le suivre à la trace ! Voilà le problème qu'Etienne Castel se posait en travaillant, et il n'en trouvait point la solution.

La journée du mardi se passa tout entière sans que Raoul Duchemin eût donné de ses nouvelles. Etienne Castel résolut d'aller le relancer le soir même chez lui, et, après son dîner, il se rendit rue des Dames. Amanda, sa journée faite chez madame Augustine, était rentrée, puis ressortie, et le concierge de la maison ne pouvait dire à quelle heure la jeune femme ou monsieur Duchemin reviendraient. Le peintre ne jugea point à propos de les attendre, mais il laissa sa carte pour Raoul et au dos de cette carte il traça au crayon ces quelques mots : " Je serai chez vous demain jeudi à dix heures du matin. Attendez-moi, il est indispensable que je vous parle. " Puis l'ex-tuteur de Georges reprit, fort préoccupé, le chemin de la rue d'Assas.

Amanda et Raoul ne rentrèrent que vers dix heures. Quand ils arrivèrent rue des Dames, le concierge leur remit la carte laissée par Etienne Castel. En lisant les deux lignes écrites au verso, ils pensèrent que l'artiste avait à leur apprendre quelque nouvelle importante, et il s'en réjouirent.

Nous nous séparons d'eux un moment pour nous occuper d'Ovide Soliveau. Dès le matin, lui aussi, il avait quitté sa demeure, mettant dans sa poche le facon aux trois quarts rempli de la liqueur canadienne rapportée de New-York, et dont nous l'avons vu verser successivement quelques cuillerées au faux Paul Harmant en Amérique, et à mademoiselle Amanda Régamy à Bois-le-Roi. Il se rendit au plus proche bureau télégraphique, d'où il expliqua au millionnaire, à l'usine de Courbevoie, la dépêche suivante :

" Prière remettre rendez-vous à demain, ne partirai que lundi prochain.

" OVIDE. "

La dépêche envoyée, Soliveau prit une voiture et se fit conduire place du Châtelet. Il entra dans un café et demanda de quoi écrire en dégustant un apéritif. D'une écriture contrefaite il traça ces quelques phrases :

" La police de Paris recherche activement, mais sans le moindre succès, une femme nommée Jeanne Fortier, condamnée à la réclusion perpétuelle pour les triples crimes de vol, d'incendie, d'assassinat, et évadée de la maison centrale de Clermont. Nous croyons que la police parviendrait à découvrir ce qui l'intéresse, si l'on faisait assister deux ou trois agents de la sûreté à un banquet qui se donne aujourd'hui jeudi, à midi précis, chez un marchand de vin de la rue de Seine, à l'enseigne du " Rendez- des boulangers, " en l'honneur d'une porteuse de pain qui se fait appeler Lise Perrin. On fera naître un incident qui contraindra la fugitive de Clermont à livrer son identité."

Ovide glissa sous une enveloppe cette infâme dénonciation et, d'une écriture contrefaite comme celle de la lettre, traça cette souscription :

" Monsieur le chef de la sûreté.

" A la préfecture de police.

" URGENT. "

Il sortit alors, chercha des yeux sur la place, aperçut un commissionnaire auprès du Théâtre-Lyrique, lui fit signe de s'approcher et lui dit :

—Voulez-vous gagner quarante sous ?

—Ça n'est pas de refus ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

—Porter une lettre.

—Où ?

—Pas loin d'ici, à la préfecture de police, au bureau du chef de la sûreté. Seulement, il faut que cette lettre soit remise sur le champ.

—Elle le sera. Y a-t-il une réponse ?

—Non.

—Donnez.

—Voilà les deux francs et voici la lettre.

—Grand merci, monsieur, je file.

Le commissionnaire était un vieux routier qui connaissait tous les détours de l'intérieur de la préfecture. Il arriva droit à l'antichambre précédant le cabinet de l'important fonctionnaire qui veille sur la sécurité de Paris.

—Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda un garçon de bureau.

—Une lettre pour monsieur le chef de la sûreté, c'est très pressé, à ce qu'il paraît. Est-il là ?

—Il est là. Je vais lui remettre la lettre tout de suite. Attendez-vous une réponse ?

—Non, ma commission est faite. Je m'en vais.

Et le commissionnaire tourna sur ses talons, tandis que le garçon de bureau entra dans le cabinet du chef.

LXXXVII

Ovide, rentré au café, attendait, et à travers le vitrage regardait au dehors. Il vit au bout d'une demi-heure le commissionnaire se réinstaller à sa place habituelle. Certain que la commission était faite, il s'en alla le long des quais, avec une tranquille allure de bon bourgeois flâneur, en fredonnant un air d'opérette. Le chef de la sûreté étudiait un dossier au moment où le garçon de bureau entra pour lui donner la lettre envoyée par Ovide. Il la prit, déchira l'enveloppe, jeta les yeux sur son contenu, et sa physionomie s'anima.

—Ah ! ah ! murmura-t-il ensuite, voilà une dénonciation sur laquelle je ne comptais pas. Elle arrive d'ailleurs fort à propos, car les agents, découragés par l'insuccès, ne mettaient plus guère de zèle aux recherches. La personne qui écrit ceci paraît certaine de son fait. Ce doit être quelque ancienne détenue de Clermont qui vient de reconnaître sa compagne de captivité, et se fait une joie de nous la livrer. Je profiterai du renseignement : d'où qu'il vienne, il doit être bon.

Le magistrat frappa sur son timbre, et aussitôt le garçon de bureau se présenta.

—Voyez au poste des agents, lui dit le chef de la sûreté. Brichard et Montel doivent s'y trouver. Vous me les enverrez sur le champ.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte se rouvrit et les deux agents désignés parurent et furent accueillis par cette question :

—Où en sont à Paris les recherches faites pour retrouver Jeanne Fortier, l'évadée de Clermont ?

—Monsieur le chef de la sûreté a-t-il lu notre rapport ce matin ? répondit Brichard.

—Pas encore. M'annonçait-il un résultat quelconque ?

—Hélas ! non. L'évadée reste introuvable.

—Ainsi, pas un indice ?

—Pas un. Montel et moi nous avons une conviction.

—Laquelle ?

—C'est que Jeanne Fortier n'est point à Paris et se cache quelque part en province.

—Jeanne Fortier est à Paris, répliqua le chef d'un ton sec.

—Les deux agents ne se permirent point de répondre négativement, mais ils échangèrent un regard où se lisait l'incrédulité la plus complète.

—Vous doutez de la valeur de mon affirmation ? poursuivit le magistrat. Dans quelques heures vous aurez la preuve que vous cherchez mal et que c'est moi qui suis bien renseigné.

—La preuve ? répéta Brichard.

—Parfaitement. Connaissiez-vous un établissement de marchand de vin-restauration, qui porte pour enseigne ces mots : " Au Rendez-vous des boulangers ? "

—Oui, monsieur. C'est établissement se trouve rue de Seine.

—Quelle est sa réputation ?

—Excellente. Maison honnête, tranquille, n'ayant point de clientèle suspecte. C'est là que se réunissent les garçons boulangers, les porteurs et les porteuses du quartier.

—On y donne aujourd'hui un banquet en l'honneur d'une porteuse de pain qui s'appelle ou se fait appeler Lise Perrin. Prenez note de cela.

—Bien, monsieur.

—C'est à midi que commence ce banquet. L'évadée de Clermont s'y trouvera.

—Jeanne Fortier ! s'écrièrent les deux agents surpris.

—Oui.

—Est-ce que ce serait Lise Perrin ?

—Peut-être. Quoi qu'il en soit pendant le repas un incident se produira qui forcera l'évadée à se trahir.

—Quel incident, monsieur ?

—Je l'ignore, je sais seulement qu'il aura lieu. A vous d'en tirer parti. Vous trouverez tous deux moyen de vous introduire " au Rendez-vous des boulangers, " ce qui ne doit pas être difficile puisque l'établissement est public.

Là vous observerez en attendant que l'incident annoncé se produise. Lorsque vous serez convaincus que Lise Perrin, ou toute autre, est bien Jeanne Fortier, vous agirez. C'est compris.

—Oui, monsieur.

—Vous n'avez pas besoin de mandat d'amener, puisqu'il s'agit, non d'arrêter une criminelle, mais de reprendre une fugitive. Les pouvoirs dont vous êtes munis suffisent. Allez, et cette fois, mériter des éloges.

—Nous tâcherons, monsieur.

Les deux agents sortirent du cabinet. Brichard regarda sa montre. Les aiguilles indiquaient seulement dix heures.

—Deux heures devant nous, fit-il, nous avons plus de temps qu'il nous en faut pour tirer nos plans.

—Point n'est besoin de tirer des plans, répliqua Montel. Comme le patron le disait tout à l'heure, le " Rendez-vous

des boulangers " est un débit de vin-restauration, par conséquent un établissement public. Quoiqu'il y ait un banquet aujourd'hui, on ne peut pas refuser de nous y servir à déjeuner. Nous y déjeunerons donc.

—D'accord. Mais si on nous met dans une autre salle que celle où aura lieu le banquet, nous serons bien avancés.

—Il n'y a que deux salles communiquant l'une avec l'autre ; je connais la maison.

—Dans ce cas, tout va bien.

—Il faut changer de costume et nous habiller en ouvriers. Je rentre chez moi, fais-en de même.

—Où nous retrouverons-nous ?

—Devant l'Institut.

—A quelle heure ?

—A midi moins dix.

—Convenu.

Les deux policiers se séparèrent et tirèrent chacun de son coté.

* * *

A dix heures très précises Etienne Castel se présentait rue des dames à la demeure de mademoiselle Amanda. La concierge le reconnut.

—J'ai remis votre carte, monsieur, lui dit-il, monsieur Duchemin est en haut, il vous attend. C'est au quatrième, la porte à gauche.

L'artiste monta vivement. Arrivé au quatrième il reprit haleine et sonna. L'ex-employé de la mairie de Joigny vint lui ouvrir.

—Entrez ! entrez ! monsieur ! fit-il d'un ton joyeux : vous venez, sans doute, m'annoncer que vous avez découvert la demeure d'Ovide Soliveau.

—Je viens, au contraire, vous demander si vous avez trouvé la piste de ce drôle ? répliqua t-il.

—Hélas ! non, monsieur. Depuis trois heures, je me suis attaché aux pas de Paul Harmant, mais il n'est sorti de chez lui que pour aller à l'usine de Courbevoie, et de l'usine de Courbevoie que pour rentrer à son hôtel.

—Ainsi, rien ! rien ! pas une trace ! fit Etienne avec découragement.

—Absolument rien, et je crains fort que le Soliveau s'apercevant qu'il avait été suivi, et n'ayant pas la conscience nette, tant s'en faut, n'ait pris peur et quitté Paris.

—Le diable, alors, serait contre nous ! et aucun moyen de s'assurer du plus ou moins de fondement de votre conjecture.

—Tout à l'heure, en vous attendant, je cherchais ce moyen. Je passe mon temps à discuter avec moi-même des impossibilités. Cependant une idée m'est venue.

—Dites-moi bien vite laquelle. Peut-être est-elle bonne.

—J'avais imaginé d'envoyer à Paul Harmant une dépêche signée du nom d'Ovide Soliveau.

—Que contiendrait cette dépêche ?

—Ces mots seulement : " Ce soir, chez moi ! urgent. " et la signature " Ovide. " Après avoir reçu ce télégramme laconique, Paul Harmant inquiet, ne manquera pas de se rendre à l'appel de son complice. Je serai aux aguets, je le suivrai, et par lui je découvrirai où demeure ce misérable gredin de Soliveau. Comment trouvez-vous mon idée ?

—Excellent en soi, mais présentant certaines difficultés et certains dangers.

—Lesquels ?

—Si, comme vous le supposiez tout à l'heure, Soliveau a pris la fuite, Paul Harmant, devinant qu'on lui tend un piège, se tiendra sur ses gardes et ne sortira pas de chez lui.

—C'est vrai, seulement il peut ignorer que son complice a quitté Paris. Il peut croire qu'il vient d'y revenir. Dans tous les cas c'est une chance à tenter.

—C'est vrai. Mais il y a autre chose.

—Parlez, monsieur.

—Admettons qu'Ovide soit à Paris. Paul Harmant va chez lui, le trouve et lui dit : " J'ai reçu votre dépêche... Me voici... que me voulez-vous ? "

—Eh bien ?

—Ovide qui n'aura rien envoyé verra le traquenard et sera pour cela même averti du danger qui le menace.

—Il mettra le faux télégramme sur le compte d'Amanda. D'ailleurs que nous importe ! Pendant qu'ils s'expliqueront, je me tiendrai prêt à agir.

—Que ferez-vous ?

—J'attendrai que Paul Harmant soit sorti de chez Soliveau. Alors je viendrai sonner à sa porte. Il m'ouvrira, sera certainement étonné de me voir, mais ne se défilera point de moi et me fera rentrer, n'ayant aucun prétexte pour refuser de m'accueillir. Aussitôt en tête à tête, sachant ce que je sais sur son compte, je vous jure que je parviendrai à lui arracher la vérité. Quand on a peur de la justice, quand on croit toujours sur son épaule la main d'un agent, on devient lâche. Je l'ai prouvé lamentablement, moi qui ai été lâche devant cet homme autant qu'il le sera devant moi !

—Mais, dans un premier mouvement de colère, Soliveau peut vous tuer.

—C'est possible, en effet, mais cela ne doit point entrer en ligne de compte ! Il faut que je rachète mon passé en livrant aux juges un homme que nous croyons coupable d'un assassinat. J'y laisserai ma vie s'il le faut, mais je ne reculerai pas ! Je tenterai l'impossible, sans imprudence folle, d'ailleurs, et je m'arrangerai de façon à tenir Soliveau en respect. Croyez-moi, monsieur, le moyen que je vous propose n'est pas mauvais, puisqu'il est pratique. Je crois fermement qu'il réussira.

LXXXVIII

—Je le connais comme vous, répondit Etienne Castel, et puisque vous êtes bien décidé à le mettre à exécution, envisagez-le sous toutes ses faces.

—Parlez, monsieur, fit Duchemin.

—Supposons qu'Ovide Soliveau soit à Paris, mais qu'il